

L'INTRANSIGEANT

PARAISSANT
le Jeudi de chaque semaine

ILLUSTRÉ

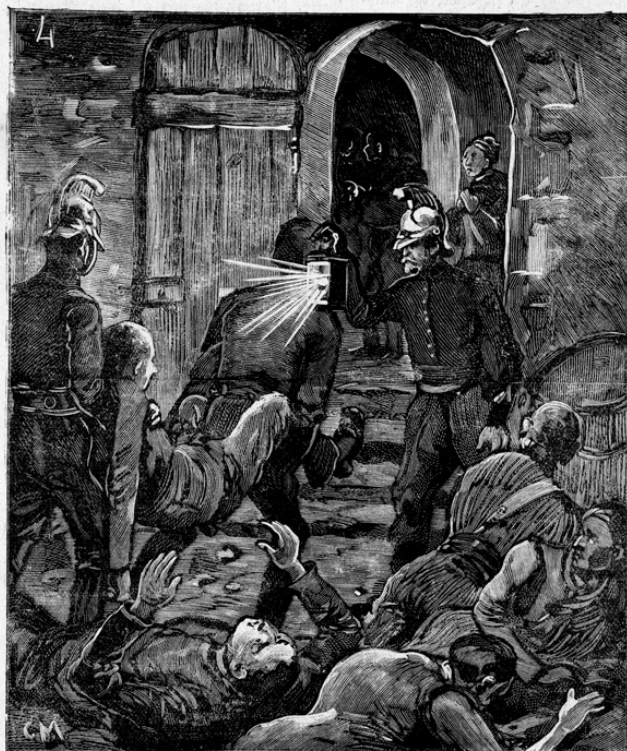
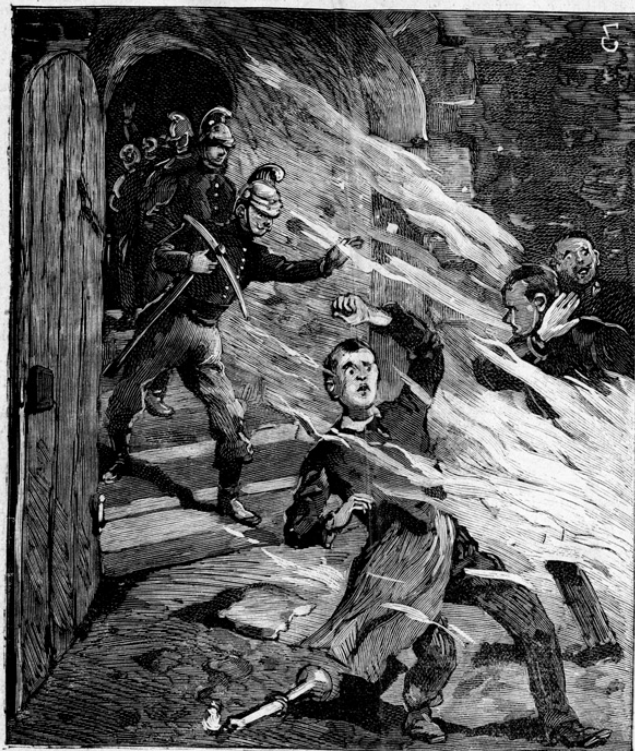
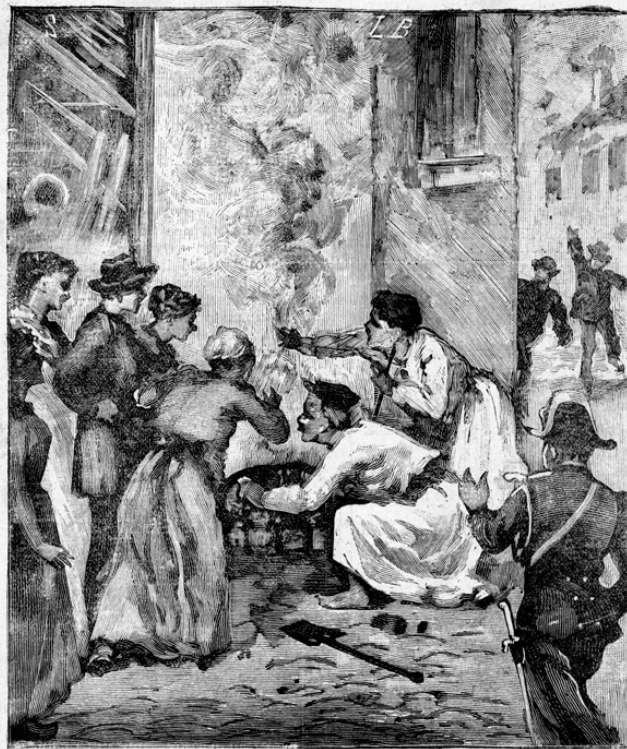
LES MANUSCRITS
non insérés ne sont pas rendus

PRIX DE L'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS } 3 mois..... 4 f. 50
 6 mois..... 2 f. 25
 Un an..... 4 f. 50
UNION POSTALE : 0.50 en plus par trimestre

DIRECTION : 142, RUE MONTMARTRE — PARIS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. VAUGHAN

LES ANNONCES SONT REÇUES :
à l'AGENCE PARISIENNE DE PUBLICITÉ, 7, rue Joquelet
Dans ses succursales de Mâcon, Lyon, Marseille, Nice,
Et aux Bureaux du Journal.



L'EXPLOSION DE SOIGNOLLES (Seine-et-Marne)

core, dans la rue noire où la neige fondait, dans l'escalier éteint, dans la chambre endormie où l'attendait sa mère, la lumière éclatante des salons brilla devant ses yeux éblouis.

— Est-ce beau ?... T'es-tu bien amusée ? lui demanda tout bas madame Chébe en défaisant une à une les agrafes du brillant costume.

Et Sidonie, accablée de fatigue, s'endormait debout sans répondre, commençant un beau rêve qui devait durer toute sa jeunesse et lui coûter bien des larmes.

(La suite au prochain numéro).

FARCE NORMANDE

La procession se déroulait dans le chemin creux ombragé par les grands arbres poussés sur les talus des fermes. Les jeunes mariés venaient d'abord, puis les parents, puis les invités, puis les pauvres du pays, et les gamins qui tournaient autour du défilé, comme des mouches, passaient entre les rangs, grimpaient aux branches pour mieux voir.

Le marié était un beau gars, Jean Patu, le plus riche fermier du pays. C'était, avant tout, un chasseur frénétique qui perdait le bon sens à satisfaire cette passion, et dépensait de l'argent gros comme lui pour ses chiens, ses gardes, ses fusils et ses fusils.

La mariée, Rosalie Roussel, avait été fort courtisée par tous les partis des environs, car on la trouvait avenante, et on la savait bien dotée; mais elle avait choisi Patu, peut-être parce qu'il lui plaisait mieux que les autres, mais plutôt encore, en Normandie réfléchie, parce qu'il avait plus d'écus.

Lorsqu'ils tournèrent la grande barrière de la ferme maritale, quarante coups de fusils éclatèrent sans qu'on vit les tireurs cachés dans les fossés. A ce bruit, une grosse gaieté saisit les hommes qui gigotèrent fourtement en leurs habits de fête; et Patu, quittant sa femme, sauta sur un valet qu'il apercevait derrière un arbre, empoigna son arme, et lâcha lui-même un coup de feu en gambadant comme un poulain.

Puis on se remit en route sous les pommiers déjà lourds de fruits, à travers l'herbe haute, au milieu des vœux qui regardaient de leurs gros yeux, se levaient lentement et restaient debout, le mufle tendu vers la noce.

Les hommes redevenaient graves en approchant du repas. Les uns, les riches, étaient coiffés de hauts chapeaux de soie luisants, qui semblaient dépayés en ce lieu; les autres portaient d'anciens couvre-chefs à poils longs, qu'on aurait dits en peau de taupe; les plus humbles étaient couronnés de casquettes.

Toutes les femmes avaient des châles lâchés dans le dos, et dont elles tenaient les bouts sur leurs bras avec cérémonie. Ils étaient rouges, bigarrés, flamboyants, ces châles; et leur éclat semblait étonner les poules noires sur le fumier, les canards au bord de la mare, et les pigeons sur les toits de chaume.

Tout le vert de la campagne, le vert de l'herbe et des arbres, semblait exaspéré au contact de cette pourpre ardente et les deux couleurs ainsi voisines devenaient aveuglantes sous le feu du soleil de midi.

La grande ferme paraissait attendre là-bas, au bout de la voûte des pommiers. Une sorte de fumée sortait de la porte et des fenêtres ouvertes, et une odeur épaisse de mangée s'exhalait du vaste bâtiment, de toutes ses ouvertures, des murs eux-mêmes.

Comme un serpent, la suite des invités s'allongeait à travers la cour. Les premiers, atteignant la maison, brisaient la chaîne, s'éparpillaient, tandis que là-bas il en entrerait toujours par la barrière ouverte. Les fossés maintenant étaient garnis de gamins et de pauvres curieux; et les coups de fusil ne cessaient pas, éclatant de tous les côtés à la fois, mêlant à l'air une buée de poudre et cette odeur qui grise comme de l'absinthe.

Devant la porte, les femmes tapaient sur leurs robes pour en faire tomber la poussière, dénouaient les oriflammes qui servaient de rubans à leurs chapeaux, défaisaient leurs châles et les posaient sur leurs bras, puis entraient dans la maison pour se débarrasser définitivement de ces ornements.

La table était mise dans la grande cuisine qui pouvait contenir cent personnes. On s'assit à deux heures. A huit heures on mangeait encore. Les hommes débou-tonnés, en bras de chemise, la face rouge, engouffraient comme des gouffres. Le cidre jaune luisait joyeux, clair et doré, dans les grands verres, à côté du vin coloré, du vin sombre, couleur de sang.

Entre chaque plat on faisait un trou, le trou normand, avec un verre d'eau-de-vie qui jetait du feu dans les corps et de la folie dans les têtes.

De temps en temps, un convive plein comme une barrique, sortait jusqu'aux arbres prochains, se soulageait, puis rentrerait avec une faim nouvelle aux dents.



LES DÉPRAVÉS, par HENRI ROCHEFORT.

Les fermières, écarlates, opprimées, les corsages tendus comme des ballons, coupées en deux par le corset, gonflées du haut et du bas, restaient à table par pudeur. Mais une d'elles, plus gênée, étant sortie, toutes alors se levèrent à la suite. Elles revenaient plus joyeuses, prêtes à rire. Et les lourdes plaisanteries commençèrent.

C'étaient des bordées d'obscénités lâchées à travers la table, et toutes sur la nuit nuptiale. L'arsenal de l'esprit paysan fut vidé. Depuis cent ans, les mêmes grivoiseries servaient aux mêmes occasions, et, bien que chacun les connût, elles portaient encore, faisaient partir en un rire retentissant les deux enfilées de convives.

Un vieux à cheveux gris appelait : « Les voyageurs pour Mézidon en voiture ». Et c'étaient des hurlements de gaieté.

Tout au bout de la table, quatre gars, des voisins, préparaient des farces aux mariés, et ils semblaient en tenir une bonne, tant ils trépanaient en chuchotant.

L'un d'eux, soudain, profitant d'un moment de calme, cria :

— C'est les braconniers qui vont s'en donner c'te nuit, avec la lune qu'y a !... Dis donc, Jean, c'est pas c'te lune-là qu'tu guetteras, toi ?

Le marié, brusquement, se tourna :

— Qu'il y viennent, les braconniers !

Mais l'autre se mit à rire :

— Ah ! i peuvent y venir ; tu quitteras pas ta besogne pour ça !

Toute la table fut secouée par la joie. Le sol en trembla, les verres vibrèrent.

Mais le marié, à l'idée qu'on pouvait profiter de sa noce pour braconner chez lui, devint furieux :

— J'te dis qu'ça : qu'il y viennent !

Alors ce fut une pluie de polissonneries à double sens qui faisaient un peu rougir la mariée, toute frémissante d'attente.

Puis, quand on eut bu des barils d'eau-de-vie, chacun partit se coucher ; et les jeunes époux entrèrent en leur chambre, située au rez-de-chaussée, comme toutes les chambres de ferme ; et, comme il y faisait un peu chaud, ils ouvrirent la fenêtre et fermerent l'auvent. Une petite lampe de mauvais goût, cadeau du père de la femme, brûlait sur la commode ; et le lit était prêt à recevoir le couple nouveau, qui ne mettait point à son premier embrassement tout le cérémonial des bourgeois dans les villes.

Déjà la jeune femme avait enlevé sa coiffure et sa robe, et elle demeurait en jupon, délaçant ses bottines, tandis que Jean achevait un cigare, en regardant de coin sa compagne.

Il la guettait d'un œil luisant, plus sensuel que tendre ; car il la désirait plutôt qu'il ne l'aimait ; et, soudain, d'un mouvement brusque, comme un homme qui va se mettre à l'ouvrage, il enleva son habit.

Elle avait défilé ses bottines, et maintenant elle retirait ses bas, puis elle lui dit, le tutoyant depuis l'enfance : « Va te cacher là-bas, derrière les rideaux, que j'me mette au lit ».

Il fit mine de refuser, puis il y alla d'un air sournois, et se dissimula, sauf la tête. Elle riait, voulait envelopper ses yeux, et ils jouaient d'une façon amoureuse et gaie, sans pudeur apprise et sans gêne.

Pour finir, il céda ; alors, en une seconde, elle dénoua son dernier jupon, qui glissa le long de ses jambes, tomba autour de ses pieds et s'aplatit en rond par terre. Elle l'y laissa, l'enjamba, nue sous la chemise flottante et elle se glissa dans le lit, dont les ressorts chantèrent sous son poids.

Aussitôt il arriva, déchaussé lui-même, en pantalon, et il se courba vers sa femme, cherchant ses lèvres qu'elle cachait dans l'oreiller, quand un coup de feu retentit au loin, dans la direction du bois des sapées, lui sembla-t-il.

Il se redressa inquiet, le cœur crispé, et, courant à la fenêtre, il décrocha l'auvent.

La pleine lune baignait la cour d'une lumière jaune. L'ombre des pommiers faisait des taches sombres à leurs pieds ; et, au loin, la campagne, couverte de moissons mûres, luisait.

Comme Jean s'était penché au dehors, épiant toutes les rumeurs de la nuit, deux bras nus vinrent se nouer sous son cou, et sa femme, le tirant en arrière, murmura :

« Laisse donc, qu'est-ce que ça fait, viens-t'en ».

Il se retourna, la saisit, l'étreignit, la palpa sous la toile légère ; et, l'enlevant dans ses bras robustes, il l'emporta vers leur couche.

Au moment où il la posait sur le lit, qui plia sous le poids, une nouvelle détonation, plus proche, celle-là, retentit.

Alors Jean, secoué d'une colère tumultueuse, jura : « Non de D... ! ils croient que je ne sortirai pas à cause de toi ?... Attends, attends ! » Il se chaussa, décrocha son fusil toujours pendu à portée de sa main, et, comme sa femme se traînait à ses genoux et le suppliait, éperdue, il se dégagea vivement, courut à la fenêtre et sauta dans la cour.

Elle attendit une heure, deux heures, jusqu'à un jour. Son mari ne rentra pas. Alors elle perdit la tête, appela, raconta la fureur de Jean et sa course après les braconniers.

Aussitôt les valets, les charretiers, les gars partirent à la recherche du maître.

On le trouva à deux lieues de la ferme, ficelé des pieds à la tête, à moitié mort de faim, son fusil tordu, sa culotte à l'envers, avec trois lièvres trempés autour du cou et une pancarte sur la poitrine :

« Qui va à la chasse, perd sa place ».

Et, plus tard, quand il racontait cette nuit d'épousailles, il ajoutait : « Oh ! pour une farce ! c'était une bonne farce. Ils m'ont pris dans un collet comme un lapin, les salauds, et ils m'ont caché la tête dans un sac. Mais si je les tâte un jour, gare à eux ! »

Et voilà comment on s'amuse les jours de noce, au pays normand.

GUY DE MAUPASSANT.

Le Guillotiné par la persuasion

(La scène se passe en province, dans une petite ville du Midi.)

Un employé de la préfecture a été nommé membre du jury.

Dans sa session, on juge un homme accusé de dix-sept meurtres, sans compter la petite musique des vols, effractions et vols.

Il est condamné à mort.

En rentrant au logis, l'employé-juré se dit :

— Voici une excellente occasion de rendre tous les diners que j'ai reçus.

Aussi, le moment arrivé, écrit-il à ses amis :

« Nous guillotinons Saint-Phar jeudi ; venez donc me demander à déjeuner, j'ai trois fenêtres sur la place et un rare cordon bleu. — Nous verrons à rire un peu ».

Au jour dit, tous les amis sont au rendez-vous de l'employé, qui a aussi invité son chef de division, homme influent qui le protège.

Comme aucune exécution publique n'a eu lieu depuis cinquante années dans la ville, on a négligé le personnel de l'exécution.

Le bourreau est un vieillard débile.

Son premier aide a quitté cette terre.

Le second valet relève d'une longue maladie qui l'a laissé sans forces.

Si le condamné, qui est un hercule, n'y met pas un peu de bonne volonté, la justice des hommes sera difficilement satisfaite.

Au moment du dessert, arrive de la prison cette terrifiante nouvelle :

— Saint-Phar ne veut pas se laisser taquiner.

Désespoir des invités qui s'écrient en chœur :

— Voici notre petite fête gâtée ! On ne peut plus compter sur rien !

Le chef de division fronce le sourcil.

Son subordonné, qui voit son avancement compromis, fait de vains efforts pour calmer le mécontentement de ce personnage influent.

Enfin, il se résoud à un grand moyen.

— Je connais un peu Saint-Phar, dit-il ; je vais aller lui faire entendre raison.

Il se rend à la prison, et pénètre dans la cellule du condamné.

Le dialogue suivant s'établit :

LE TENTATEUR. — Eh bien ! qu'est-ce que tous ces menteurs-là me disent ? (*Lui tapote les joues.*) Que tu ne veux pas te laisser guillotiner ?

SAINT-PHAR, sèchement. — Non.

LE TENTATEUR. — La raison, s'il vous plaît ?

SAINT-PHAR, d'un ton froissé. — On me prévient au dernier moment.

LE TENTATEUR. — Quoi ? au dernier moment ! Toute la nuit tu as entendu des coups de marteau qui t'empêchaient de dormir ; cela ne t'a pas intrigué ? Tu n'as pas eu la curiosité de te dire : « Qu'est-ce que c'est ? » Eh bien ! c'était la petite machine que l'on te dressait sur la place Bourdailard, dont le marché est remis à demain à cause de toi. (*Avec reproche.*) Et tu attends à la dernière heure pour faire le capricieux ? Allons ! viens, grand enfant !

SAINT-PHAR, inébranlable. — Non.

LE TENTATEUR, surpris. — Mais, malheureux ! tout le monde est arrivé ! La magistrature, le clergé, le peuple, les soldats qui vont te faire la haie comme pour l'Empereur ; chacun est en place... On n'attend plus que toi... (*Insistant.*) On n'attend plus que toi u-ni-que-ment.

SAINT-PHAR. — J'ai de la méfiance.

LE TENTATEUR, vivement. — Tiens ! tu connais ce bon M. de Puiseux, ce vieux noble qui n'était pas sorti de chez lui depuis le départ des Bourbons et qui avait juré de ne plus quitter la chambre ? (*D'un accent de triomphe.*) Eh bien ! il est venu, il est là !... Pour qui ? je te le demande, gros vilain. (*Souriant.*) Pour toi, pour son petit Saint-Phar... Allons, viens, par politesse pour M. de Puiseux.

SAINT-PHAR, brutalement. — Il ne m'a pas été présenté... Non.

LE TENTATEUR, d'un ton dédaigneux. — Moi qui te croyais bien élevé ! (*S'écriant tout à coup.*) Ah ! je devine ! (*Le prenant à l'écart.*) Ne rougis pas de te confier à un ami. Est-ce l'argent qui l'arrête, hein ? (*Bas à l'oreille.*) Tous les frais sont payés : c'est l'État qui te régale.

SAINT-PHAR, fier. — Je ne demande pas l'au-mône.